

Du côté de l'Afrique de l'Ouest, quelle psychopathologie ?

Je vous remercie de m'inviter car cela m'est l'occasion de rassembler un peu les questions rencontrées pendant des voyages au Bénin, lors d'échanges cliniques avec des collègues de la Santé mentale à Cotonou. Rassembler et organiser aussi des lectures qui ont été très diverses.

Pascale Belot-Fourcade : Il faudrait que tu dises que tu connais personnellement l'Afrique.

Anne Sophie Warot : Oui, tout à fait ! Mon père était administrateur colonial, je suis donc née dans l'Afrique coloniale. Je suis retournée deux fois en Afrique comme touriste lorsque j'étais jeune adulte, mais je ne savais pas très bien quoi y faire et j'ai cessé d'y aller. En 2010, j'ai saisi cette occasion proposée par une amie psychanalyste, qui partait à Cotonou, avec un projet de rencontres avec des collègues de la Santé mentale.

Pascale Belot-Fourcade : Tous les gens qui interviennent ici depuis des années, interviennent à partir de quelque chose... en leur nom propre ; on ne peut pas parler de théorie et de clinique si on ne parle pas d'un lieu que l'on a créé, inventé de soi-même, puisque c'est ça qui est la psychanalyse, c'est toujours une créativité par rapport à son histoire et sa manière d'entendre le monde. Toutes les personnes qui sont venues ici sont venues parler en leur nom propre et dans le souci de parler au plus près de ce qu'est leur expérience.

Anne Sophie Warot : Lorsque je suis en Afrique, je me sens chez moi, sans pouvoir dire pourquoi. J'ai quitté l'Afrique à huit ans, mais beaucoup de choses me sont tout à fait familières. Je ne sais pas vraiment ce qui résonne pour moi comme des choses familières, j'imagine que ce sont aussi bien des parfums, des couleurs, des lumières, une façon de se tenir, de bouger et le français d'Afrique, la musique des langues. J'étais avec des nourrices et des boys à la maison, il y avait donc un contact très direct et aussi un contact, pour moi qui étais en brousse, avec les enfants africains dont je n'ai pas de souvenirs précis mais dont j'ai des témoignages dans les courriers que mes parents envoyaient à leurs propres parents. C'était au Burkina Faso, qui s'appelait la Haute Volta à l'époque. Il y avait donc une imprégnation très grande de choses sensibles que je ne sais toujours pas très bien nommer. En Afrique, au bout de quelque temps, je m'entends souvent dire que je suis africaine, que je sais manger, boire comme une Africaine. Donc j'ai dû être imprégnée de tout ce qui fait la culture à mon insu, la façon de boire, de manger...

Cette amie, Claude Jamart, psychanalyste en Belgique, a donc initié ce travail, ces échanges et quand j'en ai appris l'existence, j'ai tout de suite demandé à faire partie de ce groupe, avec Pierre Marchal et un peu après, Catherine Parquet. Tous les quatre nous avons eu cette enfance africaine et tous les quatre d'une façon très différente ; nous avons chacun notre Afrique comme nous avons sans doute chacun notre Paris... Mais il est vrai que ce contexte donne une coloration particulière à ces voyages.

Pascale Belot-Fourcade : C'est entre toi et l'Afrique.

Anne Sophie Warot : En même temps je suis aussi très imprégnée par la position de maître colonial. Mon père était un maître colonial, c'était un administrateur colonial et ça joue tout autant. Il y a là un entre-deux très fort dont les bords sont difficiles à articuler car il y avait un hiatus radical entre le colonisateur et les colonisés.

L'AFRIQUE : Quelques généralités

Le phénomène migratoire en Afrique

Puisque nous sommes dans un cycle de conférences sur l'exil, je vais dire quelques mots des migrations africaines. D'abord, nous pouvons rappeler que les Européens sont allés peupler les continents américains et australiens, entièrement, sans se préoccuper des habitants d'origine ; mouvements migratoires qui sont dus comme souvent aux famines et aux guerres. Nous, les Européens, nous émignons encore beaucoup au Canada, en Australie et en Afrique (plus qu'on ne le sait, mais je n'ai pas de chiffres). J'ai trouvé, grâce à la question du Brexit, qu'un million de Polonais ont émigré en Angleterre entre 2004 et 2009. Quelques chiffres encore : dans le monde entier, en 2015, ont été décomptés 44 millions de migrants dont 14 % sont des Africains (6 millions), mais 87 % de ces migrants africains migrent dans les pays voisins en Afrique même (5 millions) et ne viennent pas en Europe. Il y a les migrations économiques, celles liées aux guerres, il y a les déplacés internes dans certains États. Et il ne faut pas oublier que les deux plus grands camps de réfugiés du monde sont en Afrique. Alors la question des effets de l'exil nous la rencontrons aussi dans les foyers d'enfants des rues ; ce sont des enfants qui viennent de pays voisins pour trouver du travail ou qui ont été déplacés par des adultes peu bienveillants pour les exploiter.

Donc on rencontre en Afrique toutes ces questions concernant les effets de ces migrations plus ou moins forcées, de l'exode rural massif vers les grandes villes avec le tissu social qui se défait et le problème de la défection des liens sociaux et familiaux. Le fait que 40 % de la population africaine ait moins de quinze ans a des conséquences très importantes. **Stephen Ellis** (*La Ruée vers l'Afrique*) souligne que cela donne une pyramide des âges très particulière avec une base extrêmement large et une pointe très réduite de 5 % seulement d'Africains de plus de soixante ans. En conséquence, ils ne sont pas assez nombreux pour transmettre leurs normes et leurs valeurs et pour servir d'appui à la masse des jeunes. Les jeunes n'ont que peu de références « traditionnelles » ! Il y a un déracinement de fait, les enfants ne sont plus soutenus par leurs aînés, mais ils sont branchés sur les réseaux Internet. Ces jeunes deviennent mondialisés avant d'être africains.

J'ai entendu que beaucoup des Africains qui migrent vers l'Europe sont des Africains qui ne viendraient pas seulement avec l'espoir d'une certaine richesse, mais à la recherche d'un rêve parce que leurs pays ne leur offriraient aucun rêve possible. Nous pouvons entendre cela aussi auprès de ces jeunes qui vivent chez nous dans la rue, à qui on propose un toit et qui, même, en ont quelquefois un, mais qu'ils n'habitent pas, ce qu'ils cherchent c'est plutôt un « toi ». Peut-être rencontrez-vous cela avec les personnes que vous accueillez ici, qui sont, je crois, dans un grand dénuement, ce « besoin » d'une relation de parole qui leur ménage une place.

Et quand on répond trop du côté du besoin à quelque chose qui serait plutôt de l'ordre du désir, on reste à côté de l'enjeu essentiel.

En Afrique, nous trouvons une difficulté particulière pour cette question du désir puisque vous êtes/étiez d'abord et essentiellement membre d'une famille, d'un lignage, d'un groupe et donc la place pour la subjectivité paraît peu ménagée.

Carte et populations de l'Afrique

Je vous montre pour commencer une carte pour que vous puissiez situer le Bénin. On le voit ici à côté du Togo, du Nigéria et du Burkina au nord. Le Bénin compte 11 millions d'habitants, il est « principalement » chrétien, contrairement au Nigéria qui est musulman.

Commenté [zsl]: Alors j'ai pas trouvé ce livre de cet auteur, mais un autre ui s'appelle « La Ruée vers l'Europe » d'un certain Stephen Smith



Je voudrais prendre beaucoup de précautions, mettre beaucoup de ce que je vais avancer ici « entre griffes », comme on dit à Cotonou, parce que parler de l'Afrique est vraiment une gageure car il n'y a pas UNE Afrique, ni une ni éternelle.

L'Afrique est trois fois plus étendue que l'Europe, elle compte aujourd'hui 1 milliard 200 millions d'habitants et en l'an 2100 ils seront 4 milliards ; l'Europe n'aura pas bougé pour sa population, nous serons toujours entre 5 et 600 millions. **Stephen Smith**, géographe spécialiste de l'Afrique, vient de publier un très bon livre *La Ruée vers l'Europe*, texte très articulé, les géographes et les démographes ont beaucoup de choses à nous apprendre. Il souligne ce fait très important, c'est que 40 % de la population africaine a moins de quinze ans.

Il y a aujourd'hui 2 000 langues qui sont parlées en Afrique, dont une cinquantaine parlées par plus d'un million de locuteurs, mais des langues disparaissent tout le temps.

En Afrique de l'Ouest, il y a le Nigéria et le Ghana, anciennes colonies anglaises ; le Togo a été un moment allemand puis est devenu français après la défaite de l'Allemagne en 1918.

Le Libéria est un pays « donné » par les Américains à leurs affranchis dont ils cherchaient à se débarrasser, pays qui est longtemps resté sous leur coupe. Les autres pays faisaient partie de l'A.O.F. – Afrique Occidentale Française.

On peut déjà imaginer avec ces quelques chiffres la variété des cultures, il est donc difficile de parler de « l'Afrique » sans faire un forçage. C'est difficile aussi de parler d'une Afrique parce qu'il n'y a pas de sociétés immobiles, pas de sociétés hors échanges avec d'autres peuples.

L'idée d'une Afrique renvoie le plus souvent à une image construite par les Occidentaux, image dont nous sommes très encombrés encore aujourd'hui, imagerie coloniale du bon sauvage, le nègre joyeux du « Y'a Bon Banania » ou bien celle du nègre lubrique avec l'idée qu'il y aurait en Afrique une sexualité débridée, ce qui est une représentation erronée, tout simplement parce qu'il n'y a pas de sociétés humaines où l'exercice de la sexualité n'est pas soumise à des interdits, des restrictions. Freud, dans *Malaise dans la Civilisation*, nous dit qu'il n'y a pas de cultures sans restrictions de jouissance, elles sont la condition de la culture.

L'Afrique d'avant la colonisation

Je voudrais vous dire quelques mots de l'Afrique d'avant la colonisation et d'abord souligner combien l'Afrique sub-saharienne est présente dans notre histoire. Les échanges commerciaux entre l'Europe et l'Afrique datent de plusieurs siècles, les grands royaumes de l'Afrique sont connus depuis le XIV^e siècle et ont été très enviés pour leurs richesses. Donc les liens sont anciens.

Beaucoup de choses étaient en mouvement bien avant la pénétration de l'Afrique par les Européens. Dès le VIII^e siècle, les Arabes se sont introduits en Afrique avec un commerce très développé du sel, de l'or et des esclaves, ce qui a entraîné une implantation précoce de l'Islam. De profondes mutations se sont alors produites entraînant des déséquilibres favorables pour l'avancée des colonisations. Des divisions sociales se sont accentuées entre musulmans et animistes, nomades et sédentaires, nobles guerriers et paysans.

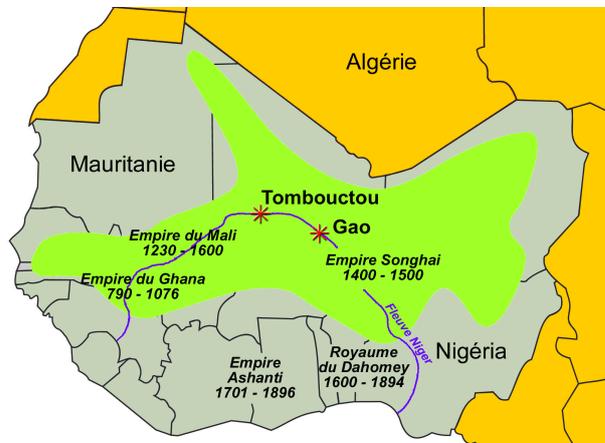
Pascale Belot-Fourcade : Il y a ce documentaire sur l'esclavage, remarquable série de quatre films, un travail remarquable.

Anne Sophie Warot : Les sociétés africaines avant la colonisation avaient des organisations sociales et politiques de grande envergure, centralisées et hiérarchisées, contrôlant le commerce, se faisant la guerre, étendant leurs pouvoirs.

Je fais ici un petit aparté : à Cotonou, à l'hôpital psychiatrique, au CNHU... nous avons été très désarçonnés – je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas quelle image nous avions – par leur souci du respect de la hiérarchie et par ce qui nous paraît une soumission assez insupportable au maître. Quand nous travaillons ensemble, il y a une rigueur de la prise de parole, chacun son tour ; rarement ils se permettent de prendre la parole spontanément, ils ne parlent que sous l'autorité d'un maître. J'ai voulu quelquefois aller contre ça pendant des réunions entre psychologues, leur proposant de prendre la parole plus librement, de dépasser ce qui me paraissait une contrainte. Mais c'était vraiment un forçage, quelque chose qu'ils supportent très mal. Je n'avais pas l'idée que leurs relations étaient si hiérarchisées.

Des questions de préséance nous ont confrontés à des situations dont on ne comprenait pas du tout les enjeux – ce qui est vrai pour tout étranger à une culture – qui touchaient à des histoires très anciennes concernant l'appartenance à tel ou tel lignage ; être de tel lignage met dans une position hiérarchique précise par rapport aux autres. Cela est toujours actif. Telle personne fait partie d'un lignage dont les membres ont été esclavagisés et cette marque peut rester aujourd'hui sur les descendants.

Les grands royaumes



- Le royaume du Ghana du VIII^e au XI^e siècle.
- Le royaume du Mali du XI^e au XV^e siècle, avec le contrôle des routes nord-sud, sub-sahariennes, le contrôle du commerce international de l'or, du sel et des esclaves, avec une aristocratie islamisée puissante. Il y a un roi du Mali du XIV^e siècle réputé pour être le plus riche de toute l'histoire de l'humanité jusqu'à aujourd'hui. Il possédait des mines d'or et quand il a fait son pèlerinage à La Mecque, il est parti avec des dizaines de milliers d'esclaves, de femmes, de dromadaires chargés d'or. Ce roi avait établi des relations diplomatiques avec le Portugal, le Maroc et l'Égypte, preuve historique qui confirme à quel point l'Afrique a été très tôt présente en Europe et dans notre monde.
- Le royaume des Songhaï de Gao du XV^e au XVI^e siècle.
- Il faut aussi évoquer les Haoussas qui avaient construit un solide réseau de cités-États, indépendantes du XVI^e au XIX^e siècle. Ce peuple des Haoussas, aujourd'hui encore, présente une grande unité linguistique, traversant les frontières du Niger, du Nigéria, du nord Bénin, de l'est du Mali, de l'ouest du Tchad, du nord Cameroun. Nous voyons combien ce peuple de 50 millions de personnes a été éparpillé par le partage de l'Afrique, comment les frontières imposées par les coloniaux ont quelquefois découpé artificiellement les régions. Aujourd'hui, des Haoussas revendiquent un pays, une reconnaissance de leur identité.

Recevez-vous des Africains ici, de quelles régions ?

L'assistance : Ils sont originaires du Congo, du Cameroun, du Mali, du Sénégal, du Niger, de Côte d'Ivoire et quelquefois du Bénin...

Anne Sophie Warot : Vous savez sans doute que sous ces identités nationales, il y a un grand nombre de peuples différents : les Peuls, les Yorubas, les Dogons, les Mossis, les Sénoufos, les Wolofs, les Baoulés, les Baribas, les Adjias, les Lobis...

L'assistance : Le roi du Mali le plus riche est Mansa Moussa I^{er} ou Kankou Moussa au XIV^e siècle.

Moussa Djimera : C'était moi ! Le roi Moussa !

Anne Sophie Warot : L'ancêtre est revenu !

Arrivée des Européens

Donc l'Europe est arrivée à partir du XV^e siècle et le golfe du Bénin a été abordé en 1470. Avec l'arrivée des Européens par l'océan Atlantique, le centre de gravité de l'Ouest africain s'est déplacé vers le littoral. Alors aux empires de l'intérieur ont succédé les empires côtiers fondés sur le commerce transatlantique, celui des esclaves. Rappelons qu'en deux siècles et demi, 6 millions d'Africains ont été vendus, déplacés, exilés. Nous, les Occidentaux, nous avons provoqué une émigration forcée de 6 millions d'Africains, sans doute le plus grand mouvement de migrations.

Pascale Belot-Fourcade : Dans le film, il montre bien comment la découverte de l'Amérique a transformé ce commerce qui était tenu par les Musulmans, le nombre d'esclaves faits par le monde arabe s'élève à 14 millions. On découvre dans ce film quelque chose que j'ignorais moi-même et qu'ignorait aussi un proche à moi qui connaît bien cette question-là, c'est un esclavage qui prenait des gens du Caucase et également des Balkans. C'est très intéressant de voir cette cartographie de l'esclavage. Le Portugal a joué un rôle important. Je vous conseille vraiment de le voir. D'abord, il y a des chiffres qui sont vraiment très parlants. Le non-dit de ce film c'est l'état actuel de l'esclavage, personne n'en parle et il y aurait un travail très important à faire. Et on a des chiffres qui sont en décalage avec toutes les idées que nous avons et que nous portons.

Anne Sophie Warot : Je pense qu'il n'y a pas eu de peuples qui n'aient pas eu d'esclaves, ne serait-ce qu'à cause des guerres, des razzias, etc. Le commerce transatlantique a probablement marqué un tournant, un hiatus particulier par rapport à la façon d'user de l'esclavage. Il faut aller chercher les travaux de Jeanne Wiltord, qui a beaucoup travaillé cette question concernant les Antilles.

Pascale Belot-Fourcade : Tout le monde ici la connaît !

L'assistance : Il y a aussi Olivier Pétré-Grenouilleau qui, dans un ouvrage, a fait découvrir la participation et l'implication des populations arabes et africaines au commerce d'esclaves.

Pascale Belot-Fourcade : Pétré-Grenouilleau a été très mal reçu, essentiellement par l'université, il a été cité dans ce documentaire, ce qu'il amenait était rejeté.

Anne Sophie Warot : Par rapport à l'implication des Africains eux-mêmes ?

Pascale Belot-Fourcade : Oui, et du monde musulman, et surtout du fait que la découverte de l'Amérique a ruiné une partie de ce commerce avec l'or trouvé de l'autre côté de l'Atlantique. Tout ce que tu amènes là est extrêmement important.

La Colonisation : son héritage

Anne Sophie Warot : La colonisation a duré moins d'un siècle (1884-85 pour le Traité de Berlin - 1960 les indépendances), mais elle a marqué profondément les peuples qu'elle a soumis ; les pays colonisateurs ont été eux-mêmes, en retour, transformés. En 1908, le territoire extérieur français était vingt fois plus étendu que la France pour le même nombre d'habitants.

La colonisation a laissé des frontières, une langue et son écriture (le français, l'anglais), une religion, le christianisme là où l'islam n'était pas implanté. Elle a également créé des États, des nations avec toutes les structures nécessaires à leur fonctionnement, toutes les institutions (constitution, justice, enseignement, santé, police, organisation administrative et politique). Toutes ces structures sont restées sur le modèle français. Et n'oublions pas le

franc CFA qui arrime toujours la monnaie d'un certain nombre de pays africains à l'euro, et au Trésor public français.

La colonisation a donc laissé un héritage important, très lourd, mais héritage fait-il toujours transmission ? Je ne suis pas sûre, il y a un hiatus entre les deux, on peut refuser un héritage. Pour qu'il y ait transmission, il faut accepter la dette qui l'accompagne, dette symbolique bien sûr. Quelle dette l'Afrique d'aujourd'hui devrait-elle endosser pour que le passé colonial permette une transmission. Il y a une chose frappante dans beaucoup de pays africains, c'est l'état de toutes les infrastructures, routes, voies de chemin de fer... laissées par les Français. C'est d'autant plus frappant que toutes ces infrastructures ont été littéralement construites avec le sang des Africains. Cela a été d'une très grande brutalité : la construction des voies de chemin de fer au Congo belge est particulièrement connue pour son coût humain, mais partout, cela a été au prix du travail forcé, des exactions. Le prix des impôts tirés des autochtones était très lourd puisque la France donnait très peu d'argent pour ses colonies, elle payait ses fonctionnaires et en gros c'est tout, elle ne payait pas pour les routes ; et ces routes étaient toujours construites pour permettre la colonisation, pour étendre l'administration française. C'était les Africains qui traçaient ces routes, contraints et forcés, dans des conditions de travail épouvantables. Une fois les Français partis, tout ça a été balayé. Et nous voyons aujourd'hui toutes les querelles pour obtenir le marché de la reconstruction du parcours énorme du chemin de fer de Cotonou à Abidjan, en passant par Niamey et Ouagadougou, parcours encore une fois tracé au prix lourd par les Africains sous domination française.

Pourquoi les Africains n'ont-ils pas gardé, entretenu ce qu'ils avaient eux-mêmes construits en y laissant tant de sang ? Refusent-ils cet héritage ? Faut-il accepter une perte pour qu'héritage puisse faire transmission ?

Je vais maintenant reprendre quelques-uns de ces héritages que je viens d'évoquer.

Les frontières

La colonisation a dessiné les frontières de l'Afrique actuelle ; ces frontières sont venues délimiter des « États » coloniaux, territoires qui n'avaient d'État que le nom puisqu'ils n'avaient aucune initiative politique. Ce sont des gouverneurs locaux français, sous la direction d'un gouverneur général français, qui dirigeaient ces États et qui tenaient leur pouvoir par délégation du ministre français.

Je crois qu'il n'y avait pas de frontières concrètes en Afrique, ce qui n'empêchait pas la constitution de royaumes très importants, mais le découpage des territoires ne se faisait pas de la même façon qu'à notre époque dite moderne.

L'espace en Afrique

Le découpage des territoires est sans doute lié aussi au découpage de l'espace avec la question de la répartition du public et du privé, conçu très différemment. Je voudrais vous parler d'une expérience vécue dans un foyer d'enfants des rues de Cotonou où nous avons pu toucher du doigt à quel point cette répartition se faisait différemment. Il s'agit d'un foyer très modeste qui accueille la journée vingt à vingt-cinq enfants et jeunes vivant dans la rue ; il occupe une petite maison en rez-de-chaussée, la psychologue a un bureau avec une armoire et comme c'est quasiment la seule armoire du foyer, tout le monde y met des choses ; sa fenêtre toujours ouverte donne sur la cour où les jeunes se retrouvent beaucoup. Ces jeunes ont entre neuf et dix-sept ans. J'ai pu participer à des entretiens menés par cette jeune collègue et j'ai été très surprise de voir, pendant ces entretiens, les enfants passer la tête par la fenêtre, l'interpeller, entrer dans le bureau, les collègues venant eux-mêmes chercher des choses dans le placard... Il y a ainsi une circulation qui paraît très libre, alors que nous, nous sommes dans nos cabinets bien fermés.

Quand on se promène en ville ou en brousse – je ne sais pas si c'est un mot qu'on emploie encore, j'entends parler de campagne – les maisons paraissent ouvertes sur l'extérieur, on

n'a pas l'impression qu'il y a de délimitation claire comme chez nous. Je mets ceci entre griffes, entre guillemets, parce que c'est une impression tout à fait extérieure qui vient dire seulement que nous ne savons pas où et comment se font ces délimitations entre chez soi et chez le voisin. Il y a des maisons qui sont ensemble, il y a une cour commune, on fait la cuisine dehors, on se lave dehors – attention, il y a une grande pudeur – mais pour dormir, quand la nuit est là, on rentre et on ferme. Et malgré la chaleur, les maisons sont tout à fait clôturées, mais il me semble que la raison de cette clôture tient à la crainte des esprits et de la sorcellerie. Laisser une porte ou une fenêtre ouverte, c'est s'exposer à des possessions ou des attaques sorcellaires. Ainsi on voit à côté d'une misère galopante, de grandes richesses et des gens construisent des maisons énormes, massives, entourées de hauts murs qui sont seulement à un ou deux mètres du mur de la maison elle-même sans laisser place à des jardins. Je pense que cela aussi a à voir avec la protection et pas seulement des voleurs comme cela est avancé, la crainte des voleurs est la raison officielle et c'est une crainte fondée, mais ce n'est pas la raison fondamentale. Il ne faut pas perdre de vue qu'il y a beaucoup de choses dont on ne nous parle pas parce que nous sommes étrangers, et beaucoup de choses qu'il vaut mieux ne pas évoquer parce que trop dangereuses.

L'assistance : Il y avait des frontières avec les royaumes, les peuples ne se mélangeaient pas... (inaudible)... discussion à propos de ce qui fait frontière, de ce qui pouvait faire séparation, de notions liées au concept de frontière comme avoir des papiers...

Anne Sophie Warot : Oui, sûrement, il y avait des territoires et on n'est pas autorisé si facilement à aller sur le territoire voisin, vous avez raison, il faudrait préciser ce concept de territoires, ce que j'avance est trop intuitif. Je pense que les États n'étaient pas délimités de la même manière. En France, le tracé des frontières a longtemps été imprécis, nos propres frontières ont été très changeantes et mobiles pendant des siècles, bougeant en fonction des mariages, des intérêts liés aux droits, impôts, privilèges, etc. Les attachements des hommes ne se sont pas toujours faits à un territoire, ce qui pouvait compter davantage c'était l'appartenance à un roi, un seigneur. La notion de frontière est très liée à celle de l'État. En tout cas, les frontières françaises sont longtemps restées floues, sorte d'espace entre deux, quelquefois matérialisé par une rivière, une montagne, mais pas toujours. Il a aussi fallu que la cartographie se développe, avec l'amélioration des outils permettant des mesures et donc des tracés plus précis ; les marins ont fait beaucoup pour ça, au XVI^e siècle.

Pascale Belot-Fourcade : Et il n'y a pas de cadastre !

Catherine Parquet : Mais il y a les concessions dans les villages et les villes encore rurales...

L'assistance : Question de la propriété de la terre.

Moussa Djiméré : C'est le colon qui a dessiné les frontières.

Commenté [zs2]: Djiméra ou Djiméré ?

Anne Sophie Warot : Oui, mais souvent aussi en suivant des tracés déjà présents avant eux. L'idée que l'Europe se partageait l'Afrique était aussi une façon de laisser croire qu'il s'agissait d'un territoire vide. Dans les faits, pour pénétrer et s'installer, les colonisateurs se sont souvent appuyés sur des dissensions qui existaient entre royaumes et en ont donc repris les limites.

Moussa Djiméré : En 1961, à Dakar, au moment de l'indépendance, un traité est signé qui prend les frontières de 46, c'est-à-dire le fleuve Sénégal comme frontière et donc à 5 km à l'intérieur de la Mauritanie, et cela a été acté après les indépendances mais avec des familles de part et d'autre, des frères qui sont séparés et comme la frontière est devenue le fleuve alors qu'elle était dans les terres, les Sénégalais allaient cultiver dans ce qui avait été la Mauritanie. Du coup, le traité a permis aux Sénégalais qui avaient des terres en

Mauritanie – mais d'avant le traité – de continuer à exploiter les terres jusqu'en 89... et donc la question de la frontière n'est toujours pas réglée... alors qu'avant chacun savait où était son champ, ce n'était pas matérialisé, mais tout le monde le savait.

Anne Sophie Warot : Cette question de la délimitation des espaces est très intéressante et me fait penser à un autre type de délimitation très présent en Afrique et qui est celle des espaces sacrés. Dans la brousse comme dans les villes, il y a des espaces sacrés dont les limites venaient organiser aussi l'espace, espaces où on ne peut pas aller sans risques. Le sacré vient jouer un rôle encore très vivant dans les délimitations de l'espace.

Pascale Belot-Fourcade : Il y a aussi les délimitations de territoires liées aux lignages patri et matri-linéaires

Anne Sophie Warot : Oui, tout à fait, et pour aller dans ton sens, je peux évoquer les places vaudou à Porto-Novo, capitale administrative du Bénin. Nous y avons un très bon ami, Gérard Bassalé, historien d'art qui a eu l'audace de créer un centre culturel pour faire connaître les artistes africains d'aujourd'hui. Il a fait son mémoire de maîtrise sur l'organisation de sa ville en fonction de ces autels vaudous, installés souvent au pied d'arbres sacrés ; ces places appartiennent à des lignages qui y célèbrent leurs ancêtres et leurs divinités. Elles ont, avec les rites qui accompagnent les cérémonies, une fonction de resserrement des liens et assurent la transmission de la mémoire de tous les lignages.

Des nations

La colonisation a également laissé en héritage des nations, inscrites dans ces frontières que nous venons d'évoquer. Tous ces peuples, sous la bannière de ces États créés avec les insurrections (et il y en a eu de très importantes, longues et dures dont on nous parle peu ; au Bénin elles ont duré encore plus de vingt ans après l'occupation effective par les Français), laissant sans aucun doute un goût très amer de défaite. Et l'on ne mesure sans doute pas assez les effets à long terme de cette défaite.

La langue des colonisateurs

Il y a aussi la langue française, langue officielle de l'État et de toutes ses institutions. Elle a été facteur d'intégration et d'unité nationale, mais elle est aussi un facteur de division entre les élites et le peuple. Le taux d'alphabétisation au Bénin n'est que de 42 % des adultes, c'est-à-dire que ce n'est pas la majorité des Béninois qui savent lire et écrire, et en 2014 seulement 35 % de la population béninoise savait parler français. Il faut souligner que pour la grande majorité, le français est appris à l'école, les enfants apprennent à lire et à écrire en français, aussi les enfants et jeunes rencontrés au foyer des jeunes de la rue ne parlent pas français puisque beaucoup d'entre eux n'ont été que peu scolarisés. En revanche, ils sont tous polyglottes ! Ils parlent tous au minimum deux langues, le plus souvent trois langues, voire quatre. Il y a une cinquantaine de langues au Bénin ; dans le sud, il y a principalement le fon et le yorouba et le nina... Les enfants parlent facilement deux ou trois langues.

Au Bénin, il existe une soixantaine de langues parlées ; pour six d'entre elles un travail de transcription a été fait avec des tentatives rares et peu développées d'enseignement de l'écriture et la lecture avec ces langues.

Ce qui nous frappe toujours au Bénin, et je pense que c'est vrai dans beaucoup de pays d'Afrique, c'est le « poly » : polylinguisme, polythéisme, polygamie... tout semble sous ce signe de la multiplicité.

L'écriture

La question de l'introduction de l'écriture dans des régions à cultures orales mériterait à elle seule tout un chapitre. On dit ces peuples « sans écritures », or je pense qu'ils ont une écriture qui n'est pas celle que nous concevons, mais les traces écrites existent, elles existent sur la peau avec les scarifications et nous rencontrons toujours beaucoup de

Bénois avec ces marques sur leur visage, rituels qui disparaissent. J'ai entendu des Bénois portant ces marques dire qu'ils ne les feront pas faire à leurs enfants. Jeanne Wiltord disait que l'on pouvait très bien différencier à Paris des Antillais des Africains en ce que les premiers ne sont pas scarifiés. Je ne suis pas sûre que cela soit toujours aussi vrai. Il y a donc l'écriture sur le corps mais il y a aussi des écritures sacrées, utilisées par des féticheurs, des prêtres. Les processus de divination se font aussi avec l'écriture obtenue par des graines ou cailloux jetés sur le sol et qui s'offrent à la lecture à travers un code très précis, processus qui n'est pas ouvert à tout le monde, il faut être initié. Donc ce n'est pas juste de dire « sans écriture ».

Catherine Parquet : Il y a aussi les dessins symboliques sur les pagnes.

Pascale Belot-Fourcade : Y-a-t-il des langues sans écriture ? C'est l'autre face de la langue, nous dit Lacan, et elle est donc là de façon plus ou moins imagée, moins conceptuelle.

Anne Sophie Warot : Sans doute plus « réelle », des inscriptions réelles sur le corps en particulier.

Pascale Belot-Fourcade : Je ne pense pas qu'il puisse y avoir de langue sans la marque. D'ailleurs, les enfants dès neuf mois, un an, si on leur donne un crayon, ils font des traits, c'est très frappant, les enfants avant même qu'ils formulent des mots font des marques. C'est notre archaïsme du langage qui est là. Ils sont marqués par la lettre. Parler de peuples sans écriture a un côté méprisant.

La psychopathologie en Afrique

Anne Sophie Warot : Je vais maintenant parler de la « psychiatrie traditionnelle » et des thérapies « traditionnelles », mais il ne faut jamais perdre de vue que la tradition, comme la modernité, change tout le temps. Il y a des choses qui se croisent, qui se contredisent, qui s'enrichissent. La tradition, aujourd'hui, je ne sais pas très bien ce que c'est. Pourtant, au moment même où j'affirme qu'on ne peut pas parler de « l'Afrique », ni d'une Afrique traditionnelle, j'ai le sentiment qu'il y a quand même une unité de l'Afrique comme il y a quelque chose d'une unité de l'Europe. À quoi tient ce sentiment d'unité ? Pour l'Afrique, j'ai pensé que paradoxalement cela pourrait être ce « poly » que l'on retrouve partout, polylinguisme et polythéisme, mais aussi la question de la sorcellerie, les liens avec le monde de l'invisible, le monde occulte. Ce sont des traits qui, de notre fenêtre de Français, Européens, scientifiques, chrétiens, viennent marquer profondément l'idée que nous avons d'une identité africaine. C'est très délicat d'en parler.

Pascale Belot-Fourcade : Je comprends ta délicatesse, mais la sorcellerie c'est au niveau d'un savoir, un savoir qui relie des espaces différents, on peut parler de la sorcellerie comme d'un savoir. Et ce qui fait l'Europe, c'est qu'elle est après Descartes, c'est-à-dire que la pensée vient après Descartes. La sorcellerie n'est pas sans reconnaître ce savoir-là qui permet des échanges entre des mondes différents, des personnes différentes, des intégrations différentes... on peut tout à fait donc parler de la sorcellerie comme d'un savoir.

Anne Sophie Warot : Ma délicatesse ne me conduit pas à éviter de parler de la sorcellerie en Afrique, mais elle tient à l'idée courante que la persistance de la sorcellerie serait le résultat d'un retard culturel, cette idée n'est jamais loin. Les cartésiens que nous sommes se pensent toujours en progrès. Pourtant, la sorcellerie en Occident, et en France en particulier, n'est jamais loin, nous connaissons les travaux de Jeanne Favret-Saada en Normandie, et aujourd'hui il y a des mouvements féministes qui se revendiquent de la sorcellerie, enfin pas de la magie noire, bien sûr ! Mais se revendiquent « sorcières » dans ce qui serait un rapport

d'union avec les forces de la nature. Charles Melman dit bien que là où la dimension phallique, l'organisation phallique est en question, toute cette dimension Autre resurgit, avec toutes ces thérapies parallèles, le nouvel usage ancien des plantes. Aussi, quand nous nous intéressons à la sorcellerie, ce n'est pas une question complètement exotique. Et au nom de quoi soutiendrions-nous que ce type d'organisation sociale serait plus archaïque ?

Pascale Belot-Fourcade : Dans toute notre pharmacopée viennent des produits d'Afrique ; beaucoup des médicaments que nous utilisons ; pour beaucoup, les chercheurs américains trouvent leurs richesses en Afrique. La découverte du sureau contre le SIDA a été faite en Afrique.

Anne Sophie Warot : Tout ceci est vrai, ceux que nous appelons les « tradi-thérapeutes » ont un grand savoir concernant les plantes. Ce que nous oublions trop facilement, c'est qu'ils accompagnaient toujours cet usage de rituels en particulier d'incantations, de paroles sacrées qui devaient jouer le plus grand rôle dans l'efficacité thérapeutique, peut-être que les molécules biochimiques n'expliquent pas tout. Or nous rabattons, en bons cartésiens, ces plantes à leur composition moléculaire !

Les hôpitaux du Bénin

Pour revenir à nos voyages au Bénin, depuis huit ans, nous faisons un à deux séjours d'une semaine par an. Nous ne faisons pas du tout d'études de terrain anthropologiques, ça n'a rien à voir. Lors de nos séjours, nous sommes généralement accueillis par le service de psychiatrie du C.N.H.U., Centre National Hospitalier Universitaire et par le C.N.H.U.P., Centre National Hospitalier Universitaire de Psychiatrie. Il y a également un grand hôpital avec un service de psychiatrie à Parakou, à 400 km au nord de Cotonou.

L'hôpital psychiatrique de Cotonou a la capacité d'accueillir une centaine de patients, avec un prix de journée très faible et une obligation d'accueillir tous les malades, y compris ceux qu'on appelle les « rafflés » – je préfère les appeler les « érafflés » –, ce sont ces patients qui sont ramassés en ville parce qu'ils font trop de désordre et qui sont généralement dans un état de grand délabrement et quelquefois sans liens familiaux ni identités connus. Pour nous, ce mot « rafflés » évoque un passé précis, mais pour eux, je ne sais pas, il y a un français d'Afrique très inventif, d'une vitalité et d'une richesse extraordinaires.

L'assistance : Qui emploie ce mot de « rafflés » ?

Anne Sophie Warot : Les collègues de la santé mentale.

L'assistance : Les professionnels ?

Anne Sophie Warot : Oui, les professionnels, pour la population je ne sais pas. Il y a beaucoup de « rafflés » quand il y a la visite d'un homme important, en particulier étranger, parce qu'il faut « nettoyer » les rues, c'est une pratique courante dans bien d'autres pays.

L'assistance : Ce mot a quand même une connotation...

Anne Sophie Warot : Oui, bien sûr, mais je ne sais pas ce à quoi ça renvoie pour eux, peut-être que cela résonne de la même façon, mais je ne sais pas l'histoire de ce mot à Cotonou.

L'assistance : Mais avec les patients de l'hôpital ?

Anne Sophie Warot : Ils parlent des « patients », ils ne disent pas « je vais chercher le rafflé ». En tout cas, ils ont l'obligation d'accueillir tout malade quel que soit son état, ses

revenus... Ils reçoivent un prix de journée, certes très bas, mais qui permet cet accueil des plus démunis.

J'ajouterai, pour qu'il n'y ait pas de malentendus avec ce mot de « rafflés », que l'hôpital de Cotonou ne nous a jamais paru concentrationnaire.

Formation des psychiatres – L'hôpital Fann – Solange Faladé

Depuis déjà longtemps, les psychiatres béninois sont formés dans les facultés de médecine africaines ; pendant leur spécialisation, ils passent une année dans des hôpitaux français. Je crois que la 1^{re} école de médecine a été à Dakar en lien avec le fameux hôpital Fann, où le P^r Collomb, médecin militaire français, a ouvert le service de psychiatrie, désenchaîné les malades et a permis un travail tout à fait passionnant dans les années soixante.

Pascale Belot-Fourcade : C'est à l'hôpital Fann que j'ai fait ma thèse de médecine.

Anne Sophie Warot : Je ne savais pas du tout ! C'est là aussi que Solange Faladé, Béninoise, a fait une spécialisation de médecine, pas de psychiatrie. Elle est ensuite devenue pédiatre et psychanalyste et a été très proche de Lacan. C'est une petite-fille du roi Béhanzin, roi d'Abomey, grand résistant à la colonisation par la France. Vaincu en 1894, il a fini par rendre les armes et a été exilé en Martinique et envoyé, tout à fait à la fin de sa vie, en Algérie où il est mort.

À Cotonou, le professeur Zinsou nous a raconté que le roi Béhanzin avait envoyé sa petite-fille Solange et son frère Max à Paris, encore enfants, avec cette injonction d'apprendre les armes des Français.

Pascale Belot-Fourcade : C'est pas mal.

Anne Sophie Warot : Oui, mais elle est devenue une lacanienne tout à fait parisienne.

Pascale Belot-Fourcade : Peut-être, mais le livre qu'elle a écrit sur la psychopathologie des névroses est remarquable et j'aimerais beaucoup que nos amis analystes sachent écrire ça aujourd'hui.

Et nous faisons pareil en envoyant nos enfants faire leurs études aux États-Unis pour qu'ils aient le meilleur ! C'est une démarche légitime.

Anne Sophie Warot : Bien sûr, mais il me semble qu'elle n'a jamais parlé de l'Afrique et peut-être qu'elle ne le pouvait pas. Lacan, dans son séminaire *L'Envers de la Psychanalyse*, parle de trois jeunes médecins togolais qu'il avait sur son divan et qui n'auraient jamais parlé d'autre chose que de « leur inconscient que nous leur avons vendu avec la colonisation », c'est-à-dire que Lacan n'aurait rien pu entendre chez eux de leur inscription africaine.

Isabelle Tokpanou, psychiatre et psychanalyste à Brest, se demandait si ces médecins togolais étaient en mesure de dire des choses de leur inscription togolaise, d'abord il y a tellement de choses qui ne se disent pas en Afrique, comme chez nous ! La parole y a un tel poids ! Et Lacan était un maître pour eux.

Pascale Belot-Fourcade : Pour quiconque nous sommes limités par celui qui nous écoute, nous sommes limités à ce que l'autre pourra entendre de nous. Et notre inconscient est limité, et c'est bien ce que Lacan a amené avant tout, c'est-à-dire que les impasses d'une cure sont les impasses de l'analyste et non celles de l'analysant. Nous sommes limités à ce que nous pouvons entendre. Ça fait partie de la structure du langage. Alors qu'il y ait un grand écart entre la langue africaine que Lacan n'a pu entendre, il a quand même pu entendre ça, de situer sa limite, mais il est certain que ça dépend de l'autre, il n'y a pas à penser que ça dépend de nous, sujets, nous les sujets nous sommes des objets, on le voit dans toutes pathologies dépressives où ça se précipite, mais c'est l'Autre qui nous détermine

et nous n'avons un niveau de parole que par rapport à l'ouverture que nous donnera cet Autre, que ce soit pour l'Afrique, pour l'Asie et même entre Paris et les banlieues. Si la sociologie se mettait à penser comme ça, elle serait moins intolérante, parce que ça paraît une idée très sympathique de dire « nous ne les avons pas entendus », effectivement il faudra qu'il y ait un Togolais qui s'avance pour parler. Je vais raconter une histoire qui est arrivée à Sainte Anne à un Japonais, dans l'équipe de Marcel Czermak. Il s'est lancé à vouloir écouter ses Autres, ses semblables japonais avec le matériel conceptuel de la psychanalyse. C'était très intéressant de l'entendre, de voir comment il pouvait aménager son écoute. Il faudrait qu'il y ait des Africains qui puissent ne pas être dans le mimétisme anglo-saxon et se situer pour faire ce passage de la sorcellerie au concept et pour pouvoir entendre, eux, les Africains. Il faut vraiment situer cela et ça nous enlèverait cette espèce de clivage, la colonisation ne fait que des déflagrations et quand ce n'est pas entendu, ça tombe et c'est détruit parce qu'il n'y a personne pour entendre et ramasser dans ces chaînes de signifiants ces choses. Par rapport à l'Algérie, qui a été un peu à part, c'est extrêmement clair. C'est toujours du côté de l'Autre qu'on trouve son identité qui nous permet d'exister. Alors il faut effectivement qu'il y ait un génie africain, quelqu'un qui ouvre quelque chose.

Anne Sophie Warot : Au Bénin, comme souvent dans le monde, les malades mentaux sont les grands oubliés des politiques de Santé. Ce pays de 11 millions d'habitants a dix-neuf psychiatres (1 pour 500 000 personnes, l'OMS recommande 1 pour 5 000). Dans la moitié nord, ils sont trois. Sept cents lits d'hospitalisation dans le service public avec de rares cliniques privées offrant quelques lits supplémentaires. Aucun service de pédopsychiatrie malgré le travail remarquable du P' Kpadonou. Ce sont des ONG qui apportent beaucoup d'aide pour les enfants.

Pascale Belot-Fourcade : C'est utile pour toi, les ONG ?

Anne Sophie Warot : Je ne sais pas. La charité nourrit la pauvreté et elle vient pallier les insuffisances des services publics, les ONG se mettent à la place de l'État qui se repose sur elles. En même temps, quand je vois qu'un gamin est pris en charge par une ONG, je suis contente pour lui !

Pascale Belot-Fourcade : Heureusement qu'il y a les Restau du Cœur !

Anne Sophie Warot : Oui ! C'est pour ça que c'est difficile de trancher. Notre petite équipe soutient individuellement des associations, mais qui sont toujours nées d'initiatives locales. Il y a beaucoup de Béninois qui s'engagent de façon formidable. Et je suis très intéressée par cette association qui s'occupe d'enfants des rues, par le travail que son équipe fait avec eux.

Santé mentale en Afrique

Je voudrais vous parler maintenant de la santé mentale en Afrique, au Bénin. Et tout de suite nous nous heurtons à cette question préalable de la définition de la santé, de la maladie et de la santé mentale de surcroît !

Nous faisons tout le temps appel à des concepts qui nous paraissent d'un maniement évident, or ils ont été créés dans des conditions sociologiques, historiques particulières, ont évolué et évoluent toujours. Il semble que beaucoup de langues n'ont pas de mots pour désigner la santé, n'ont pas d'équivalent de ce mot qui pour nous est si familier.

Quant à la psychiatrie, il faut rappeler que la notion de maladie mentale n'existe en Europe que depuis la fin du XVIII^e siècle, l'idée de folie est certes universelle et on la retrouve partout, mais rarement comme une catégorie médicale. La folie apparaît le

plus souvent comme un dérèglement, une cause de désordre social, un comportement incompréhensible suscitant des théories qui viendraient donner du sens à ce trouble.

Pascale Belot-Fourcade : Ce n'est pas si mal, je suis assez favorable à cette idée.

Anne Sophie Warot : La psychiatrie telle que nous la connaissons en Occident a été bien sûr introduite par la colonisation. Je précise que la psychiatrie occidentale qui a cours est surtout celle du DSM. Ce codex semble à la fois leur convenir parce qu'il s'agit d'une liste de troubles qui n'interroge pas la dimension du symptôme, mais ils le critiquent aussi vivement parce qu'ils n'y reconnaissent aucun trait de leur culture.

Les psychologues

Il y a aussi la Faculté des Lettres et Sciences humaines (F.L.A.S.H.) qui forme des psychologues ; récemment le M2 a été mis en place à Cotonou, jusque-là les étudiants devaient aller à Lomé pour suivre cette dernière année de formation. La F.L.A.S.H. à Cotonou est confrontée à des problèmes matériels constants : salles de cours en nombre insuffisant, très peu de professeurs, peu de psychiatres pour assurer la formation clinique, peu de lieux de stage. Mais ceux qui s'engagent dans ces études le font avec un grand intérêt.

Des psychologues se sont rassemblés lors de plusieurs de nos séjours pour nous demander de travailler ensemble. J'ai souvent été surprise par leur nombre, il y a eu jusqu'à cinquante psychologues réunis pour nos rencontres. Beaucoup ont un niveau licence et, malgré les grandes difficultés auxquelles ils sont confrontés, ils persistent dans leur intérêt. Ils ont très peu de lieux de stage, les psychiatres qui pourraient les former sont trop peu nombreux, les psychologues avec une réelle expérience pouvant assurer un encadrement sont rares.

Récemment, une bibliothèque a été ouverte au C.N.H.U.P. mais ils manquent cruellement de livres. Ceux que nous leur avons apportés restent souvent dans des armoires chez les uns, chez les autres. Devant notre question du devenir de ces livres, une jeune psychiatre a bien voulu nous faire part de leur réticence à les prêter, tout autant que d'autres objets, puisque la sorcellerie peut toujours s'attaquer à vous par l'intermédiaire de ce que vous avez touché. Cela peut être très dangereux. Mais nous allons parler tout à l'heure de la question de la sorcellerie à laquelle ils sont en permanence confrontés.

Quelle psychopathologie en Afrique ?

Je pense qu'il y a une psychopathologie africaine, béninoise, pourtant quand je traverse l'hôpital psychiatrique de Cotonou, je « vois » les mêmes tableaux qu'en traversant Sainte Anne : agitation, logorrhée, catatonie, prostration, errance infinie... Le Pr Tognidé nous avait dit qu'il y avait en Afrique beaucoup de schizophrénie et très peu de paranoïa, en proportion quasi inverse de ce qu'on trouvait en Occident. Longtemps aussi, il n'y aurait pas eu de névroses obsessionnelles ni de syndrome de Cottard. On peut souligner à ce propos que la culpabilité n'est pas première.

L'assistance : Ils se sentent plutôt persécutés.

Anne Sophie Warot : Absolument ! Notre première impression était qu'il y avait peu de malades paranoïaques mais que la société était paranoïaque, par exemple, le regard est extrêmement présent.

L'assistance : Nous avons des résidents africains qui disent avoir quitté leur pays parce qu'ils étaient l'objet d'attaques sorcellaires.

Anne Sophie Warot : Et ce n'est pas du délire.
Peut-on dire que les délires empruntent leurs thèmes aux grands mythes et aux religions ? Il n'est pas facile de faire un diagnostic différentiel entre ce qui est un délire psychotique, entre des hallucinations auditives et le fait d'entendre « normalement » des voix. Il est courant d'être en relation avec des ancêtres, des esprits. Je me souviens du cas d'une femme amenée par son mari à une consultation de psychologie et cette femme entendait des voix portées par des oiseaux et ça ne gênait pas vraiment ni le mari, ni la femme, les oiseaux sont souvent habités ainsi par des ancêtres, donc ce n'est pas fou de les entendre parler.

Pascale Belot-Fourcade : Je me souviens d'une jeune fille quand j'étais en HP, elle racontait des histoires comme ça, elle était très bien contenue, et elle était admise...

Anne Sophie Warot : J'imagine qu'elle était acceptée tant qu'elle ne créait pas de désordre.

Pascale Belot-Fourcade : Oui, mais surtout pour les femmes ; leur position par rapport au discours phallique fait que leur mouvement est plus acceptable et je pense en France aussi. La délinquance est en train de devenir, grâce aux Anglo-Saxons, égalitaire, ce qui fait que, maintenant, les femmes délinquantes sont autant punies que les hommes. C'était un apport de l'ordre patriarcal, les femmes étaient moins punies que les hommes pour un même acte délinquant, j'ai fait un travail très précis à Nancy à la P.J.J. Il y a cette souplesse, cette tolérance sociale qui disparaît. Mais à l'heure actuelle, avec cette idée que nous sommes tous égaux, qu'il y a une équivalence, les femmes sont considérées pénalement comme aussi responsables, je veux dire pour des actes très graves comme entraîner des enfants dans la prostitution. Je pense à un cas très précis et l'année dernière à Nancy, on s'est aperçu que la prostitution organisée d'enfants est moins punie quand elle est le fait d'une femme que lorsqu'elle est le fait d'un homme. Cette tolérance est en train de se niveler à cause de l'égalité, mais les femmes sont toujours considérées comme n'étant pas complètement dans le monde ! Ça ne fait que quelques siècles qu'on pense qu'elles ont une âme !

Anne Sophie Warot : En tout cas, le P^r Pottier, anthropologue qui est venu donner des cours à l'EPHEP, a bien précisé que les délires et les hallucinations dans les cultures dites traditionnelles ne sont pas des signes de folie, puisqu'il est tout à fait courant d'être en relation avec des esprits, des dieux, des ancêtres. La lecture psychiatrique est une lecture occidentale. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de fous, il y a des fous, mais ça n'a pas le même statut et ce n'est pas traité de la même manière.

Pascale Belot-Fourcade : Je ne suis pas allée l'écouter et je le regrette, mais je lui aurais posé la question – mais tu peux lire ce que j'ai écrit sur l'exil – il y a à penser

que par rapport au langage, la question de la xénopathie, c'est-à-dire que ce n'est pas soi-même qui entend soi-même, mais que la voix vient de l'extérieur, c'est une question sur la façon dont elle place le langage, dont le langage est situé. Que l'on en fasse ensuite de la folie, c'est autre chose, mais c'est une sorte de physiologie du langage.

Une personne de l'assistance : Je n'ai pas bien saisi ce que vous avez dit.

Pascale Belot-Fourcade : La xénopathie, ça veut dire que soi-même est projeté sur l'extérieur, *xenos*, étranger, extérieur, c'est ça une hallucination, les voix c'est de la xénopathie. Nicole Anquetil, dans son livre *Les Voix* en parle très bien, ce merle qui parle pour cette patiente c'est elle qui parle, mais elle ne reconnaît pas que c'est elle qui parle. Mais c'est très variable, des patients peuvent affirmer que c'est le merle qui parle puis réintégrer cette question du langage. C'est-à-dire la question d'un « je » qui pourrait attraper ce qui est dit est assez fluctuant et ne correspond pas à la division entre le fou et le pas fou. Nicole Anquetil situe très bien que la psychose hallucinatoire chronique ce n'est pas forcément de la folie. C'est important de repérer que ce ne sont pas forcément des fous et on n'a pas à les traiter comme ça. Donc cette physiologie du langage est très importante (à connaître), mais il y a aussi des désagrégations mentales et tant qu'il y a quelque chose qui parle, au moins on sait qu'il y a quelque chose.

Anne Sophie Warot : En tout cas, ce qu'on a pu entendre au Bénin, c'est que nous ne sommes jamais seuls. Vous ne le savez pas, vous ne le voyez pas, vous n'avez pas été initiés, on ne vous a pas ouvert les yeux ni les oreilles, mais ici, cette pièce est remplie de monde. C'est un infirmier formé à la psychiatrie occidentale, mais prêtre aussi d'un vaudou, qui nous a dit cela très sérieusement et en nous regardant avec un peu de condescendance parce que nous, nous sommes sourds et aveugles.

L'assistance : Quel rapport avec la folie ?

Anne Sophie Warot : C'est qu'il n'est pas étonnant que l'on entende des voix, que l'on soit en relation avec les morts, les ancêtres, les esprits et les dieux puisqu'ils sont là avec nous, le Réel en est plein et ce n'est pas coupé de notre monde.

Pascale Belot-Fourcade : Ils entendent plus que nous, c'est d'ailleurs ce que nous dit Lacan, dans la psychose hallucinatoire, ceux qui entendent des voix, ils entendent mieux que nous, c'est-à-dire que tout ce brouillage, ce champ du langage qui murmure partout tout le temps, eux ils l'entendent et nous, nous avons rétréci notre espace. Ils entendent mieux, ils entendent plus, c'est une autre vision de la folie, dire cela plutôt qu'exclure...

Moussa Djiméré : Nous, dans le XIII^e, on ne les entend pas parce qu'il y a trop de voitures !

Catherine Parquet : À Cotonou, il y a beaucoup de voitures ! Mais ça murmure quand même entre les bruits de voitures.

Anne Sophie Warot : Les troubles mentaux existent bien sûr en Afrique, mais hors psychiatrie occidentale, ils ne sont pas lus comme des symptômes, ils sont toujours repris, déchiffrés dans un ensemble beaucoup plus large magico-religieux, ils renvoient toujours à autre chose.

L'assistance : Ça peut être de la possession ?

Anne Sophie Warot : Absolument ! Entendre une douleur, une souffrance psychique comme un symptôme supposerait un sujet pour l'habiter, ce qui n'est pas évident en Afrique et il me semble que c'est le cas de beaucoup de maladies. Les maladies sont rarement isolées dans la tradition comme des faits objectivables. Ce n'est pas que la médecine dite traditionnelle ignore les dysfonctionnements et maladies organiques, mais ils vont toujours chercher la cause derrière à ce dysfonctionnement. Il peut être tout à fait reconnu qu'un patient est mort à cause du SIDA, mais cela n'épuise pas la question de la cause. On sait que le patient a eu une relation avec une prostituée, mais pourquoi justement avec celle qui était porteuse de la maladie ?

Une personne de l'assistance : C'est comme avec l'alcoolisme, on sait très bien que quelqu'un peut mourir d'une cirrhose parce qu'il boit et on va chercher à comprendre pourquoi il boit.

Anne Sophie Warot : Oui, mais dans la tradition, on ne va pas chercher à susciter une parole du sujet : pourquoi vous buvez ? Par exemple, il est formellement déconseillé de sortir la nuit parce que cela va vous exposer aux esprits, de laisser les fenêtres ouvertes parce que c'est ouvrir la maison aux esprits ou aux sorciers. Une femme contrevient à cet interdit et elle tombe malade, le tradi-thérapeute appelé à son chevet va chercher la cause, va comprendre qu'elle a laissé une fenêtre ouverte, il va chercher quel esprit est venu la posséder, mais il ne lui demandera jamais pourquoi elle a transgressé l'interdit, pourquoi elle a laissé la fenêtre ouverte.

Une personne de l'assistance : Mais alors la recherche d'explications est sans fin et il n'y a pas d'apaisement possible ?

Catherine Parquet : Si, il y a des résolutions.

Un asile psychiatrique traditionnel

Anne Sophie Warot : Oui, bien sûr qu'il y a des résolutions possibles, en tout cas pour certains patients, et qui passe par un processus de nomination de l'esprit ou de l'ancêtre, nous en parlerons tout à l'heure. Il y a aussi une pharmacopée traditionnelle.

Nous avons visité avec Catherine un asile psychiatrique traditionnel en brousse, tenu par une femme âgée, une tradi-thérapeute qui a été formée par son père dont elle a pris la succession, elle-même formant sa propre fille. Nous y sommes entrées sans difficultés, ils sont habitués à recevoir des Occidentaux, cet asile est d'ailleurs soutenu par un Lyons club ou un Rotary.

Dans cet endroit il n'y a que des malades mentaux et tous sont entravés avec des chaînes accrochées à des anneaux aux chevilles, anneaux qui les blessent. C'est une image qui nous choque beaucoup bien sûr, mais comme vous le savez, l'errance est un des traits de la psychose et si on ne les entrave pas, puisqu'ils n'ont pas ou

peu de camisole chimique, ils partent dans la brousse. Or, dans la brousse, ils seront inéluctablement confrontés à des situations très dangereuses pour eux car ils peuvent être pris pour des esprits errants et donc tués. On nous a cité des cas de personnes âgées avec des démences séniles, des Alzheimer pris pour des sorcières et donc éliminées.

Les traitements proposés sont à base de plantes préparées par la tradi-thérapeute, nous avons vu aussi un autel vaudou pour des sacrifices.

Pascale Belot-Fourcade : Ils n'ont pas du tout de neuroleptiques ?

Les neuroleptiques

Anne Sophie Warot : Dans cet asile, je ne sais pas, mais d'une part les neuroleptiques coûtent cher et comme ils coûtent cher, les familles des patients se ravitaillent au marché noir où ils trouvent des médicaments fabriqués en Chine et en Inde, réputés au mieux pour n'être que des placebos, au pire pour leur nocivité. Mais j'ai été très surprise de voir comment les psychiatres donnent des ordonnances très longues de médicaments, anxiolytiques, antidépresseurs, etc., et ceci quelle que soit la pathologie. J'ai assisté à un entretien avec une jeune femme qui était manifestement hystérique avec notre lecture à nous, et à la fin de l'entretien, le médecin lui a donné une longue liste de médicaments psychotropes.

Il faut aussi que je rappelle que, normalement, ce type de médicaments est prescrit par des psychiatres, or le Bénin compte très peu de psychiatres et ces médicaments sont aussi prescrits par des gens qui ne sont pas formés. Il existe un réseau d'accueil de malades mentaux, très connu en Afrique de l'Ouest, dont le fondateur va à la recherche de malades enchaînés dans les arrière-cours de maisons pour, comme Pinel, les désenchaîner, il les emmène alors dans des lieux où ils sont censés trouver abri – et il est vrai qu'ils sont au moins à l'abri de la rue et un peu nourris –, mais où les soignants sont pour beaucoup d'anciens patients sans formation ni supervision. Et là sont prescrits des traitements hors contrôle médical, ce qui n'est pas sans provoquer des troubles graves pour ces patients. Alors l'usage des psychotropes est, je crois, à la fois répandu, mal prescrit, trop cher.

Pascale Belot-Fourcade : Et d'un usage magique ?

Anne Sophie Warot : Je me suis demandé si ces ordonnances n'avaient pas à voir avec la pratique traditionnelle d'usage des plantes.

Pascale Belot-Fourcade : Il ne faut pas oublier que la réserpine c'est africain et je me souviens qu'à l'hôpital Fann on l'utilisait encore. Alors effectivement, on n'utilise plus la pharmacopée locale...

Catherine Parquet : Il y a encore beaucoup de personnes qui ont un savoir sur les plantes et leur efficacité thérapeutique et pas seulement magique. Certaines plantes sont efficaces et ça peut surenchérir sur la médication occidentale. La tradi-thérapeute que nous avons rencontrée donnait des cocktails de plantes qu'elle fabriquait elle-même.

Anne Sophie Warot : Bien sûr, on sait aujourd'hui la valeur de ces plantes et du savoir développé à leur propos par les guérisseurs, mais il faut souligner que cet

usage des plantes était toujours inscrit dans un rituel magique et toujours accompagné de paroles. Marcel Mauss, dans son texte sur la magie, dit bien que les rituels sont parfois réduits à presque rien mais la parole est là, toujours, sous forme d'incantations, de chants, de prières, de paroles très codifiées. Et nous sortons de façon « scientifique » l'usage des plantes mais en le déconnectant de cette inscription magico-religieuse et du même coup les guérisseurs perdent cette dimension de la parole et peuvent se trouver réduits, dans notre imaginaire occidental, à un rôle de distributeur de plantes.

Pluralité des prises en charge

Je voudrais ajouter qu'au Bénin nous trouvons toutes sortes de prises en charge. À Cotonou et à Parakou, il y a les deux hôpitaux psychiatriques que j'ai déjà cités et des services de psychiatrie dans les hôpitaux publics. Les psychiatres et les psychologues semblent utiliser de façon privilégiée les thérapies cognitivo-comportementalistes en même temps que les DSM pour poser des diagnostics. Mais la plupart des patients ont des parcours multiples, ils conjuguent la médecine de jour et la médecine de nuit, l'hôpital moderne et les temples vaudous, les temples vaudous et les églises évangéliques.

Du dévoiement des traditions

Je n'ai pas prévu de parler de ces églises mais leurs effets, pour beaucoup d'entre elles (et il faut savoir qu'on ne les compte plus tellement il y en a de nouvelles qui se créent), leurs effets sont très nocifs car elles entraînent une acculturation. Elles ont souvent un fonctionnement qui ressemble à celui des sectes avec un « chef spirituel », qui demande à ses ouailles de couper radicalement tout lien avec leur famille, leur culture, leur communauté d'origine ; et bien sûr il y a beaucoup d'argent en jeu.

L'Eglise des Chrétiens Célestes au Bénin est très connue ; fondée par un Béninois en 1947, elle prolifère en Afrique mais aussi en France et en Belgique. Elle accueille des malades et les « soigne » avec des plantes dont ils connaissent bien les effets – y compris hallucinogènes – et surtout avec des prières. Les patients sont souvent mis en isolement.

Nous savons bien que toutes les maladies comme tous les malheurs suscitent toujours une recherche de sens : pourquoi cela nous arrive ? Ces églises apportent des réponses appuyées sur leur croyance fondamentale dans l'existence du diable qui semble prendre le relais de la croyance dans la sorcellerie.

Au Congo, aujourd'hui, il est bien des familles qui, devant une succession de malheurs, vont solliciter certaines de ces églises qui n'hésitent pas à désigner un coupable en la personne d'un enfant qu'elles diront « enfant-sorcier ». Ces enfants sont alors isolés dans une de ces églises et subissent des traitements d'exorcisme quelques fois mortels.

Nous savons qu'il existe des traditions qui vont éliminer des bébés nés avec un signe particulier qui les désigne comme néfastes ; mais ces bébés restent inscrits dans une généalogie, dans le récit de la communauté. Cette « élimination » se fait toujours dans un rituel très précis qui vient organiser en quelque sorte une ordalie.

Olivier Douville évoque, dans plusieurs de ses articles, cette prolifération tout à fait moderne d'enfants-sorciers.

On trouve ainsi souvent des traditions qui sont utilisées à des fins mercantiles épouvantables.

Encore un exemple : au Bénin, comme dans beaucoup de pays d'Afrique de l'Ouest, il existait cette possibilité qu'une famille avec beaucoup d'enfants puisse en donner un à une autre famille, en échange de quoi l'enfant donné était nourri et éduqué.

Des réseaux se sont emparés de cette tradition pour aller chercher contre un peu d'argent des enfants dans des familles pauvres pour les « placer » dans une autre famille ; l'enfant est souvent déplacé plusieurs fois jusqu'à ne plus se souvenir d'où il vient, il est exploité de toutes les manières possibles et on les retrouve quelques fois dans la rue, venant grossir les rangs de ces jeunes dits « de la rue ».

Il y a des traditions inscrites dans le champ social, symbolique, et qui de ce fait ont un sens mais qui sont perverties, venant participer à cette défection du tissu social. C'est un dévoiement qui se fait grâce à l'économie libérale.

La sauvagerie est là.

Pascale Belot-Fourcade : On trouve des pratiques de sacrifices comme celui des enfants albinos. Quand Félix Houphouët-Boigny a été introduit, il y a eu un sacrifice d'albinos, il n'y a pas si longtemps, il faut quand même le savoir.

Anne Sophie Warot : Ce sont des pratiques qui ne peuvent que nous paraître horribles et il nous paraît éminemment souhaitable qu'elles disparaissent ; mais il faut toujours rappeler qu'elles s'inscrivaient dans un réseau symbolique qui venait resserrer le tissu social. Aujourd'hui, c'est autre chose. Ces prêtres usent de ces traditions pour s'enrichir en participant à toutes sortes de traites.

Il y a des prêtres vaudous qui n'ont pas meilleure presse et la pédopsychiatre avec qui nous travaillons veille quand elle le peut à ce que les jeunes qui lui sont confiés ne se retrouvent pas pris en main dans les temples par ces guérisseurs.

Nosographie et étiologie de la maladie mentale : A. Zempléni

Pour la maladie mentale au Bénin, la seule nosographie à laquelle nous ayons accès est la nosographie occidentale, surtout le DSM. À ma connaissance, il n'existe pas d'autre nosographie ni classification des maladies telles que nous l'entendons.

En revanche, il semble qu'il y ait toujours une recherche de l'étiologie.

Je me suis beaucoup intéressée à une thèse passionnante qui date déjà d'une cinquantaine d'années, il s'agit de la thèse d'Andras Zempléni. Il a travaillé dans ce fameux hôpital Fann, à Dakar, que connaît bien Pascale Belot-Fourcade, avec le D^r Collomb et les Ortigues, couple de psychanalystes français qui ont publié un livre fameux, souvent controversé mais qui reste une référence, *L'Œdipe africain*.

A. Zempléni a centré son travail sur l'étiologie recherchée traditionnellement. Il a fait ressortir qu'au Sénégal, pays musulman, dans les années soixante, il existait deux grandes origines de la maladie : la possession par un esprit ou un ancêtre et l'attaque sorcellaire. Le traitement était déterminé en fonction de l'étiologie trouvée. Il a étudié les rapports entre les désordres mentaux et les représentations collectives dans la culture avec ses normes, ses coutumes et ses dieux. Il précise qu'un guérisseur est toujours bien plus qu'un soignant, c'est-à-dire que ce travail prend toujours place, comme je l'ai déjà souligné, dans un univers magico-religieux, ces guérisseurs sont toujours sorciers et prêtres. Les cas de maladies donnent toujours lieu à une interprétation, à une lecture des signes. Il s'agit toujours d'une mise en forme du mal, du malheur et de l'agressivité, il s'agit de le cerner et donc de le

délimiter. Cette mise en forme du mal et de l'agressivité fournit une issue possible socialisée à un très grand nombre de conflits. A. Zempléni souligne la rareté des thèmes d'indignité et de culpabilité. Il insiste sur l'efficacité symbolique des soins avec toujours une ternarité construite sur le guérisseur, le patient et la famille élargie. Il y a toujours cette circulation. Et le guérisseur lui-même, par le procédé de divination, rapporte toujours sa propre parole à une parole autre, une parole qui fait tiers.

Pascale Belot-Fourcade : Traiter le malade c'est le réintégrer dans le lien social, il y a une réintégration.

Nombreuses techniques de soins

Anne Sophie Warot : Tout à fait, pour cela, il existe beaucoup de techniques. Les plantes dont nous avons déjà parlé, avec leurs vertus médicamenteuses et hallucinatoires, les rêves accompagnés. Des techniques du corps très élaborées comme les possessions et les transes provoquées ; il faut noter que ce sont des processus extrêmement codifiés y compris dans les transes les plus spectaculaires. L'usage d'objets construits suivant des rituels précis avec des matériaux toujours chargés de sens : les fétiches, les « gri-gris ». La pratique des sacrifices. Et la divination ; au Bénin, il s'agit du Fa qui est à la fois une science et une divinité qui préside au destin de l'homme ; pour comprendre l'étiologie d'une maladie et établir le traitement nécessaire, il est essentiel que le guérisseur-prêtre consulte le Fa où il pourra lire les signes qui le guideront.

Le syncrétisme

Devant cette multiplication de traitements traditionnels mêlés aux techniques modernes, il nous faut évoquer la question du syncrétisme, cette cohabitation de plusieurs systèmes symboliques. Bien sûr, malgré les apparences, ces systèmes ont sûrement des effets les uns sur les autres, ils ne sont pas dans des mondes imperméables. Il n'en reste pas moins que la nuit, les familles et leur malade vont dans des temples, dans des forêts, sur les bords de mer, dans des lieux sacrés pour procéder à des pratiques rituelles menées par des tradi-praticiens et le jour, ils vont à l'hôpital « scientifique ».

Pascale Belot-Fourcade : Mais tu ne crois pas que c'est un effet de dislocation du récit unifiant. Toute société a son idée de ce qui est sa dérégulation et de la manière dont elle va réintégrer celui qui est sorti du système social, bien sûr c'est imaginaire, ce n'est pas du tout sûr que le patient sera réintégré. C'est-à-dire que la multiplicité est un effet de la dislocation du lien social.

Anne Sophie Warot : Je ne sais pas répondre à cela, la dislocation du lien social est évidente, mais il me semble que la multiplicité est inscrite dans leur monde symbolique. J'ai déjà évoqué leur polythéisme, leur multilinguisme. Ils sont aujourd'hui entre deux mondes, celui de leurs ancêtres et celui des Occidentaux. Ils continuent leurs pratiques ancestrales mais peut-être que les pratiques traditionnelles magico-religieuses ont perdu de leur pouvoir, elles avaient un pouvoir symboligène très important qui s'est défait. L'Église catholique a pu s'implanter en promettant des choses, des miracles... et ils y ont cru, mais il y a sans doute eu une déception par rapport au pouvoir de la religion catholique, et ils se tournent vers de

nouvelles églises. Et comme la science, malgré toutes ses promesses, ne peut pas non plus tout, ils cherchent et tapent un peu à toutes les portes.

Pascale Belot-Fourcade : Mais on voit ça chez nous aussi.

Anne Sophie Warot : Absolument, et de plus en plus. Cet infirmier psychiatrique, dont j'ai parlé tout à l'heure, nous a dit que ce n'était rien du tout de rendre quelqu'un fou, ça coûte 200 francs CFA. Il est des sorciers qui savent vous rendre fou.

La sorcellerie

Parlons de la sorcellerie d'abord, mais pour commencer je voudrais dire que le mot « sorcier » est un mot français qui, sous ce seul vocable, veut désigner des champs extrêmement nuancés, extrêmement larges, de pratiques dont nous n'avons que peu d'idée : des pratiques magiques, religieuses, thérapeutiques ; il s'agit aussi bien du jeteur de sorts, du sorcier anthropophage, des pratiques de transe et de possession, des marabouts... Donc ce mot français rétrécit tous ces champs.

Pour nos dernières Rencontres au C.N.H.U., en octobre 2017, les psychiatres nous avaient demandé de travailler sur la question de la sorcellerie en nous disant combien ils étaient embarrassés de toujours aboutir dans les entretiens avec leurs patients à la question de la sorcellerie. Nous avons donc proposé un titre pour nos Rencontres avec le mot de « sorcellerie ». Il nous a été répondu qu'ils préféreraient dire « phénomènes étranges ». On mesure là la force des mots, le mot même de « sorcellerie », si on le dit tout haut, si on l'écrit, peut faire venir un sorcier. Les sorciers ont des dons d'ubiquité, ils ont des dons de vue, ils ont quatre yeux, ils entendent à distance. Les Africains donnent tout leur poids au langage et aux mots ; ils disent « il y a des paroles lourdes » ou « qui sont chargées » et font donc preuve d'une grande prudence dans leur parole. La parole est vraiment tenue pour une dimension essentielle. Quand nous parlons des palabres, cela peut nous faire un peu sourire, or ce moment de la palabre est un moment très important où chacun se situe et montre où il est situé dans le groupe. Savoir parler et savoir se taire est un vrai apprentissage. Si vous ne parlez pas du tout, vous ne participez pas au groupe et c'est suspect. Si vous parlez trop, vous vous exposez et vous exposez le groupe à des risques, ou vous témoignez peut-être que vous êtes possédés.

Cas clinique

Je vais vous rapporter un cas qui nous a été présenté ; il ne s'agit pas d'un cas de maladie mentale, mais qui est exemplaire de cette cohabitation entre sorcellerie et soins « scientifiques ». C'est un jeune psychiatre qui parle d'un jeune homme de seize ans, amené à l'hôpital après trois mois d'une symptomatologie sévère : céphalées, raideur de la nuque, perte de la marche, de la parole, exophtalmie, augmentation de la taille de la tête, trois mois où il a reçu des soins traditionnels. Il arrive à l'hôpital et le diagnostic est posé ; il s'agissait d'un abcès palpébral qui a évolué en une méningo-encéphalite bactérienne compliquée d'hydro-céphalie et d'hémorragie. Ce jeune soigné à l'hôpital avec un traitement approprié va mieux, récupère un peu mais garde des séquelles. En même temps que les soins hospitaliers, des soins traditionnels ont continué à être pratiqués par la famille avec un tradi-thérapeute.

La conclusion du psychiatre qui nous montre des images IRM des lésions du cerveau est que l'on ne peut pas être sûr que l'amélioration de l'état du patient ne soit pas due à ces soins traditionnels et que cet abcès qui a dégénéré serait peut-être le résultat d'une attaque de « tchakatou ». Il s'agit d'un sort lancé à distance avec pénétration mystérieuse dans le corps de tessons de bouteilles, verre brisé, clous, d'os (vous pouvez trouver facilement sur Internet une image du fétiche tchakatou).

Exorcisme à Cotonou

À propos de ces clous, de ce verre brisé, nous avons eu à ces Rencontres l'intervention d'un exorciste catholique très reconnu à Cotonou, le Père Pamphile, grand exorciste béninois – sachez que l'archevêché de Paris a son prêtre exorciste qui reçoit 2 000 demandes par an, chiffre en augmentation constante. Le Père Pamphile nous a donc parlé des exorcismes qu'il pratique publiquement chaque jeudi dans son église sous le regard de très nombreux pratiquants. Pour convaincre les sceptiques que nous sommes, il a fait circuler les photos en couleur qu'il prend de tout ce qu'il sort du corps des possédés et, justement, à côté d'un certain nombre d'animaux, on trouve les mêmes tessons de bouteilles, les verres brisés, les montagnes de clous, les poignards, objets contondants que dans le sort Tchakatou. Nous avons pu échanger aussi avec une femme qui fait partie de l'équipe de l'exorciste de Paris, il me semble qu'on ne sort pas d'objets ou d'animaux en France, les diables se manifestent toujours sous forme de paroles, quelques fois en langue étrangère. Ce que j'ai noté aussi, c'est que ces objets et animaux ne sortent pas par les orifices du corps, ils sortent de la tête, du bras, du dos, avec beaucoup de sang mais sans faire de trous. Certains psychiatres vont à ces séances et témoignent qu'ils ont bien vu ces choses sortir du corps des possédés, c'est dire que la formation scientifique ne vient pas entamer des croyances fondamentales pour eux. Les photos apportées sont souvent difficilement soutenables et font écran en quelque sorte. Comment penser devant de telles évidences ?

Pascale Belot-Fourcade : Il s'agit de l'incarcération de l'objet qui n'a pas pu être évidé par le symbolique. Quand vous avez un malade qui vous dit « j'ai une bulle d'air dans le cerveau et c'est pour ça que je suis malade », c'est qu'il y a eu quelque chose d'un objet qui n'a pas pu s'éclipser, s'annuler par les mots, par le symbolique. C'est une hypocondrie, l'hypocondrie ça ne sort pas par les orifices, c'est-à-dire qu'ils ont un petit bout de quelque chose, du verre dans le cerveau. C'est quelque chose devant quoi nous sommes, dans nos contrées, dans une impasse totale pour les soigner. C'est une affaire psychotique, chez des gens qui ne sont apparemment pas fous, qui vont de médecin en médecin. Quand je fais de la formation de médecins, je leur dis « accueillez-les, faites-leur faire des examens, mais ce n'est pas la peine de les envoyer à l'hôpital psychiatrique où ils vont se déprimer, voire se suicider puisqu'il n'y aura rien à faire ». Donc je leur disais, à ces médecins : « Gardez ces patients » même si ce sont des patients qui consomment scanners, IRM, etc., mais c'est pratiquement inguérissable. Cela coûte beaucoup d'argent à la sécurité sociale, mais que, au moins, ils aillent se balader avec leur diagnostic impossible en permanence, où on n'arrive pas à voir la bulle d'air...

Anne Sophie Warot : Oui, tout à fait, sauf qu'il s'agit, me semble-t-il, d'une psychopathologie de la vie quotidienne, comment alors articuler ce qui semble un

phénomène psychotique à ces phénomènes étranges, certes, mais semble-t-il assez ordinaires. À Cotonou il s'agit d'une expérience assez banale.

Quel est le statut ou comment se construit l'objet dans ce monde sorcellaire ? L'objet voix, l'objet regard ? Et les fécès ? Et l'oralité ? Est-il possible que l'objet ne soit pas complètement détaché ? Le regard est omniprésent, menaçant. Il n'est pas bien élevé du tout de regarder quelqu'un dans les yeux trop directement. C'est-à-dire que le rapport à l'objet se mettrait en place autrement. J'ai souvent l'impression qu'il n'y a pas de coupure, qu'il y a toujours une continuité entre les morts et les vivants, ça circule d'un monde à l'autre ; quand ils meurent, ce n'est pas fini puisque s'enclenche tout le processus d'ancestralisation ; l'ancêtre peut revenir chez un nouveau-né. Le monde invisible est toujours présent, il est une doublure du monde visible. Il y a aussi la question du corps dont, plus que chez nous, la limite n'est pas nette : votre ombre, votre chemise sont des prolongations de votre corps. Le monde invisible est comme l'ombre du monde visible. Mais ce n'est pas si exotique, je rencontre un voisin à la campagne, ce qu'on appelle un rebouteux, il parle avec les morts, leurs ombres sont là, à portée, et demandent à communiquer et leur vie ressemble étrangement à celle des vivants ; et cet homme dit soigner à distance, il lui faut une image, c'est tout.

Pour la sorcellerie, l'idée est qu'il existe un principe unifiant, une énergie appelée « fit » au Sénégal, au Cameroun c'est « l'ewu », au Bénin je ne sais pas. Dans les attaques sorcellaires anthropophages, c'est cette énergie qui va être aspirée, « vampirisée » par le sorcier, il va dévorer votre énergie. Ceci vient expliquer votre fatigue de plus en plus grande, un sorcier est peut-être en train de vous dévorer le foie. Alors bien sûr pas pour de vrai, mais une des techniques du sorcier est de s'attaquer à un animal qui est en fait votre double. Le sorcier aussi a un double, son corps repose dans sa chambre la nuit et il s'envole sous forme d'une chouette. Il y a là toujours cette question de la doublure.

La sorcellerie fonctionne par analogie, de proche en proche, un bout d'ongle, un bout de chemise que vous avez portée, tout ce qui a touché votre corps peut servir de transmetteur.

Pascale Belot-Fourcade : Il faut que ce soit réalisé, que ce soit réel

Anne Sophie Warot : C'est effectivement réalisé puisque tel ou tel s'épuise et finit par mourir, mais personne ne vous produira jamais aucune preuve, on ne sait pas où sont les sorciers ; jamais un sorcier vient dire qu'il est le sorcier qui, avec d'autres dans la nuit, s'est régalé avec le foie de telle ou telle victime. Mais c'est une certitude, pas de doute et ce n'est pas délirant.

Catherine Parquet : Au Cameroun, il y a l'ekong repris dans la sorcellerie moderne, moderne en ce qu'elle intègre l'histoire de l'esclavage, c'est-à-dire que ces sorciers envoient la nuit des personnes travailler dans des champs occultes leur prenant ainsi toute leur énergie et s'enrichissent de cette exploitation.

Anne Sophie Warot : À partir du moment où votre richesse augmente, c'est suspect, c'est que vous avez des pouvoirs.

Catherine Parquet : Jeanne Favret-Saada parle de la même façon de cette énergie dans le bocage normand.

La sorcellerie comme organisateur social ?

Anne Sophie Warot : Mais la sorcellerie joue aussi un rôle d'organisateur social, de pacification. Traditionnellement, la sorcellerie se passe toujours dans la parenté. Un membre d'une famille tombe malade, un guérisseur est appelé, il connaît toujours très bien toutes les affaires de la famille sur plusieurs générations, les histoires du village. Le guérisseur va interroger chacun et va désigner telle ou telle personne comme à l'origine de la maladie, le sorcier va être nommé et ainsi le malheur cerné. L'effet de nomination est essentiel et s'accompagne toujours de l'aveu de l'accusé, qui va reconnaître avoir utilisé des forces occultes pour se venger ou pour obtenir ce qu'il voulait ; la personne désignée va ainsi reconnaître avoir été jalouse car qui ne l'a pas été ? Qui n'a jamais ressenti des mouvements d'agressivité voire de haine, de désirs illicites. Le motif constant de la sorcellerie est la jalousie. L'intervention du tradi-thérapeute va faire que les vieilles histoires internes à la famille seront ainsi exhumées, et que la parole va se remettre à circuler.

Mais si on désigne un « sorcier », on ne désigne pas un coupable, il semble qu'il n'y ait pas de notion de faute. Les choses pouvaient ainsi rentrer dans l'ordre, l'accusé avait à payer quelque chose et régler ainsi sa dette. Pour un temps, les choses se réglaient, l'ordre revenait, le malade guérissait ; il y avait donc une régulation sociale en permettant la remise en circulation de la parole.

Pascale Belot-Fourcade : C'est toujours à partir de quelque chose de mauvais.

Anne Sophie Warot : Ce que j'ai décrit là est un processus un peu idéalisé mais c'est pour faire entendre justement qu'il s'agit d'un processus social très riche.

Quand on parle de sorcellerie sont toujours évoqués les pires mouvements de l'âme humaine : la haine, la rivalité, la jalousie, l'envie, le désir de mort, les désirs illicites. Nous avons beaucoup entendu parler des rêves de mari ou de femme de nuit, les incubes et les succubes grecs ; le P^r Ahyi essaie de faire entendre que ces rêves érotiques sont sous-tendus de désirs incestueux, et il engage ses jeunes collègues à lire Freud, mais il ne rencontre guère que scepticisme et conviction qu'il existe bien des esprits qui viennent abuser de vous la nuit. Donc tous ces désirs inadmissibles sur la place de la vie sociale sont là à l'œuvre avec la sorcellerie. Alors où est l'inconscient ?

Pascale Belot-Fourcade : J'allais te poser la question ! C'est le repérage de ce qui est normalement sous le boisseau. Quand on est fou, il n'y a rien sous le boisseau, rien n'a pu être mis, refoulé sous une métaphore qui mettra les choses en négatif ; alors ils ont une idée de ce qui doit être refoulé.

Anne Sophie Warot : Est-ce refoulé ? Est-ce un processus de refoulement ou un autre type de traitement de ce qui doit être mis sous le boisseau ?

Pascale Belot-Fourcade : La jalousie, ce n'est pas quelque chose qui est de l'ordre du refoulement mais ça peut devenir pathologique et c'est trans-nosographique.

Anne Sophie Warot : J'ai donné un peu une image d'Épinal de la sorcellerie, mais il y a des cas mortels ; les tradi-thérapeutes, les guérisseurs sont les premiers pharmaciens et ils connaissent très bien les plantes et savent s'en servir. Pour devenir tradi-thérapeute, il faut avoir fréquenté de près les forces occultes, aussi on ne les côtoie pas si facilement.

On nous a cité le cas d'un enfant très malade, le guérisseur est venu, il a désigné la vieille voisine comme cause de cette maladie. Elle est venue dans l'enceinte de la maison, un rituel a été fait, on lui a donné une petite coupe d'eau à boire et elle est morte en avouant qu'elle était bien la cause de la maladie de l'enfant. Et l'enfant a guéri ! Ce qui pour les collègues psychologues qui nous rapportaient ce cas était la preuve irréfutable de l'existence de la sorcellerie et des pouvoirs du guérisseur.

Les possessions

L'autre grande cause de malheur et de maladie est la possession, malheureusement il ne reste plus guère de temps pour en parler mais je voudrais dire quand même que dans les cas de possession, on retrouve ce processus de nomination ; si un esprit ou un ancêtre vient vous posséder, c'est qu'il est errant, alors il faut planter un autel pour le fixer, il faut le nommer et une façon pour le « possédé » de guérir peut être de devenir le prêtre de cet esprit, de se consacrer à ce dieu. Il faut l'inscrire, le fixer dans un lieu et sous un nom.

Pascale Belot-Fourcade : Et il y a tous les dons à faire.

Anne Sophie Warot : Oui, il appelle des dons et des sacrifices, sans cesse à renouveler, ils n'en n'ont jamais fini avec la dette.

Pascale Belot-Fourcade : Oui, justement parce que, comme tu le disais tout à l'heure, il n'y a pas ces limites très claires.

Anne Sophie Warot : Et ils sont peut-être plus sensibles que nous au fait que nous sommes des êtres sociaux et que tout seul, nous ne vivons pas, nous n'existons pas et ceux qui meurent veulent continuer à « vivre », pour cela il faut qu'on parle d'eux, qu'on les évoque, que les vivants leur consacrent des sacrifices, les nourrissent. Mais si un sacrifice est oublié un jour, celui qui a oublié ne va pas s'en sentir coupable, il va chercher où il a failli pour se retrouver malade, mais ce ne sera pas vécu comme une faute.

Conclusion

Difficile de conclure et pourtant l'heure nous presse. Ce travail est en cours et les questions se multiplient au fur et à mesure des voyages et des lectures.

Je voudrais souligner combien nous sommes toujours tentés de chercher l'universel, le trait commun qui viendrait définir l'humain. Mais ce faisant, nous risquons toujours de rabattre les choses du côté du « pareil », du « même » ; ils seraient pareils à nous bien sûr, et pas nous à eux ! Et dans ce mouvement qui se veut généreux, nous gommons trop facilement ce qui vient faire l'hétérogène. Comment garder cette dimension de l'altérité et du semblable ? Nous sommes très sensibles à ces positions écrites par le colonialisme, du maître et du colonisé avec toute la violence inhérente à celui-ci à laquelle aucun des protagonistes n'échappe. Et nous savons que c'est

l'un des écueils les plus difficiles auquel nous sommes confrontés dans ces Rencontres.